

"Les quatre chemins" sont heureux de vous donner à lire un extrait de "Une enfance volée", le témoignage de Jean-Jacques Martial.

L'ENLÈVEMENT

Je suis né à Saint-André de la Réunion, le 27 mai 1959. Je n'ai pas le souvenir d'avoir connu mes parents ensemble, puisqu'ils se sont séparés lorsque j'avais un an. Je ne me rappelle pas bien de cette époque, mais je sais qu'avec ma sœur Léonie et mon frère Bernard nous sommes allés vivre chez notre mémé, qui habitait une case au milieu de beaucoup d'autres. Lorsque mémé était trop fatiguée pour s'occuper de nous, il y avait une nounou qui venait en renfort. Parfois même, nous étions confiés à un foyer tenu par des sœurs.

Mon père, Antoine Martial, était journalier. Il travaillait dans les champs de canne à sucre et il nous arrivait de ne pas le voir pendant des semaines et même des mois. Il s'était installé avec une nouvelle femme, qui ne nous supportait pas parce que nous étions d'un autre lit. Le concubin de ma mère ne voulait pas de nous non plus, pour la même raison. Il était impossible à nos parents de nous imposer, cela ne se faisait pas. Nous étions considérés comme des bâtards par leurs conjoints respectifs.

Une enfance volée

Cela ne nous empêchait pas de mener la belle vie, de jouer à cache-cache dans les champs de cette canne à sucre que nous croquions à belles dents, de grimper sur les bananiers et les cocotiers. Nous jouions au foot à pieds nus. Et croyez-moi, pour apprendre à faire des têtes, à shooter et à jongler, il n'y a pas mieux qu'une vieille boîte de conserve. Ça vaut tous les ballons. Une de nos grandes occupations était d'assister à des combats de coqs. Les coqs et les hommes se déchaînaient. C'était à la fois passionnant, violent et cruel.

Ma sœur Leonie qui avait neuf ans, et mon frère Bernard, huit ans, allaient à l'école. Moi qui n'en avais que six, j'étais trop jeune et je restais à la case avec notre mémé. Tout autour, il y avait des bananiers, du manioc, de la papaye, des pieds de piments, des maniguiers, de la vanille et toutes sortes d'épices. Et surtout cette canne sans laquelle il n'y aurait pas eu de vie à la Réunion. Tout près des cases brûlaient des feux sur lesquels mémé et nos voisins préparaient à manger. Ces flambées, ces flammes colorées et vivantes ont bercé ma petite enfance.

Je n'ai que des souvenirs heureux de cette époque. L'amour de notre mémé, des jeux toute la journée, la bonne odeur du café grillé, le bruit de la serpe qui coupe la canne à sucre. Et puis ce soleil brillant sur l'île presque toute l'année avec juste une petite brise pour nous rafraîchir, ce ciel bleu, cette mer toujours transparente. Nous, la marmaille, nous nous baignions dans la grande rivière du Mat presque tous les jours. Mémé et ses voisines en profitaient pour laver le linge. Nous n'entendions pas d'autre bruit de la journée que

L'Enlèvement

le grincement des roues des charrettes tirées par des ânes, des bœufs ou des mulets.

Mais une ombre planait sur ce paradis. Cette ombre avait la forme d'une camionnette, une 2 cv break plus précisément. Lorsqu'elle débarquait dans notre village, nous courions tous nous cacher dans les champs de canne, ou nous grimpons sur les cocotiers en espérant que ce ne serait pas notre tour. C'était la terreur de l'île cette voiture, une sorte de monstre, de grand méchant loup. Il n'y avait pas beaucoup d'autos à la Réunion et quand la 2 cv arrivait, on l'entendait de loin. Lorsqu'on n'était pas sage, on nous menaçait même de la faire venir pour nous punir.

Pourquoi cette voiture possédait-elle un tel pouvoir ? Je vais vous l'expliquer. C'est dans cette camionnette que des dames et des messieurs de la DDASS, aidés de gardes champêtres, des sortes de gendarmes chargés de surveiller l'île, emmenaient les enfants deux par deux. Ces enfants, on ne les revoyait jamais. J'ai le souvenir de copains disparus d'une heure à l'autre. Qu'avaient-ils fait pour mériter ce châtiment ? Rien du tout, ce n'étaient que des gosses. Mais voilà, l'État français avait décidé de s'occuper des orphelins de la Réunion, de les envoyer en France où ils pourraient suivre des études, et même être adoptés. Le gouvernement espérait ainsi faire deux bonnes actions : diminuer la misère qui sévissait dans l'île, d'une part, et repeupler les campagnes françaises qui commençaient sérieusement à se vider d'autre part.

Le problème, c'est que très vite il n'y eut plus assez d'orphelins. Alors les autorités ont décidé de choisir des enfants qu'elles *jugeaient* abandonnés. On a profité

Une enfance volée

alors de l'illettrisme des gens pour leur faire signer d'un pouce des actes d'abandon, lorsque ceux-ci n'étaient pas carrément falsifiés. De toute manière, les Réunionnais étaient convaincus qu'ils n'avaient pas le droit de s'opposer à l'autorité.

Un jour, j'avais sept ans, la 2 cv vint pour moi. Il est vrai que je ne vivais pas avec mes parents et que je ne les voyais pas souvent, mais ma mémé s'occupait de nous trois de façon merveilleuse. Je ne me sentais pas du tout délaissé. Pourtant il fallut partir. Un dernier regard sur le lieu de mon enfance, un dernier baiser à ma mémé et je montai dans la camionnette grise. Ils m'enlevèrent avec un autre garçon, plus jeune que moi. Comme il avait été élevé avec nous et que nous jouions ensemble, j'étais persuadé qu'il était mon frère, mon frère de sang. Je ne découvrirai que des années plus tard qu'il n'était en fait qu'un copain de jeux.

Nous avons grimpé dans la voiture sans oser protester. À six ans nous n'avions aucun moyen de défense. Dans le coffre, il y avait déjà deux petites valises préparées par la DDASS. Ce n'était même pas nos affaires que nous emportions, aucun vêtement, aucun souvenir, aucun jouet, rien. Ma grand-mère a tenté de protester de toutes ses forces, mais les gardes champêtres l'ont menacée. Elle n'a rien pu faire. Elle ne pouvait rien faire. J'ai appris plus tard que la DDASS payait des rabatteurs pour trouver des enfants, et ces rabatteurs n'avaient aucune envie de voir leur gagne-pain leur filer sous le nez.

Direction l'aéroport de Gillot à Saint-Denis. Le trajet fut terrible. Je savais que je ne verrai plus ma famille et

L'Enlèvement

je n'ai cessé de sangloter serré contre mon compagnon d'infortune, "mon petit frère" qui m'accompagnait. À l'aéroport, un homme s'est présenté comme un oncle et a tenté de nous rassurer : « Vous partez pour Paris et là-bas, il y a une tante qui vous attend. Elle prendra bien soin de vous et dans l'avion il y aura aussi une personne pour s'occuper de vous, ne vous inquiétez pas. »

L'avion, une Caravelle, était rempli d'enfants de tous les âges se trouvant dans la même situation que nous. Je pris place près du hublot, à côté de mon "frère" qui ne m'a pas lâché la main du voyage. C'était le silence. La peur. Aucun de nous ne réagissait, n'essayait de s'enfuir, de se manifester. Nous ressemblions à nos ancêtres les esclaves : souffrir sans rien dire, encaisser le malheur sans réagir, garder le silence. Et personne ne savait pourquoi il se trouvait là.

C'était pour nous tous la première fois que nous prenions l'avion. Ce gros oiseau de métal bruyant, je le maudis encore aujourd'hui. Nous avons survolé notre océan Indien en direction de Madagascar, où nous avons fait escale pour monter dans un Boeing 747. Là encore un supposé tonton nous a accueillis et nous a conduits dans un autre avion. Ce voyage était interminable. Je n'arrêtais pas de penser à ce qui m'arrivait, de me demander ce qu'allait devenir ma famille, comment ils allaient réagir en ne voyant plus leur petit Jean-Jacques. Je les imaginais désespérés. Pourquoi, mais pourquoi m'avaient-ils enlevé ? Pourquoi cette malédiction ? Qu'allais-je devenir, qu'allions-nous devenir ? Épuisé, blessé, j'ai fini par m'endormir.

Nous avons atterri à Paris à l'aube. Je regardais partout, j'étais propulsé dans un autre univers, mon "frère"

Une enfance volée

et moi nous tenions toujours la main. J'étais hypnotisé par le bruit, les voitures, les sirènes, les motos, les immeubles. Il n'y avait plus de "cambrousse". Et surtout, en ce petit matin gris d'hiver, il faisait tellement froid. Nous ne portions qu'un short, une chemisette et des tongs. Nous grelottions. Il y a bien une "tante" qui s'est présentée à l'aéroport, mais elle était blanche, comme tous ses collègues.

J'ai été embarqué dans un foyer et c'est alors que j'ai perdu mon "frère". Je ne l'ai plus jamais revu. Sa présence me hantait et je me sentais terriblement coupable de cette séparation. Il était plus jeune que moi, je pensais être responsable de lui et je m'en voulais de l'avoir abandonné. Cette culpabilité m'a poursuivi et a pourri ma vie pendant de longues années. Décidément nous ne comprenions rien de ce qui nous arrivait. Je suis resté dans ce foyer un ou deux mois, et cette période s'est évaporée de ma mémoire. Je me suis probablement fait des copains, mais je les ai oubliés. Comme si un rideau était tombé sur moi et avait tout effacé. J'avais compris que je ne retournerais jamais chez moi, à la Réunion. Je pressentais que c'était la fin d'une vie familiale, d'une enfance insouciante. Je ne reverrais plus mon île, j'avais perdu tous mes repères. Et je continuais à avoir froid, même si la DDASS nous avait habillés chaudement avec des pantalons, des chaussures, un grand manteau, un bonnet, une écharpe, des chaussettes et des gants. Que des vêtements que je n'avais jamais portés. Quel poids sur le corps...

Puis un jour, avec d'autres enfants réunionnais, nous sommes partis pour Guéret, dans la Creuse. Encore une première puisque je n'avais jamais pris le

L'Enlèvement

train de ma vie. Personne ne s'est donné la peine de nous expliquer quoi que ce soit. Les moniteurs n'étaient pas méchants, mais ils ne nous disaient pas un mot. Ni réconfort, ni explication. Cette Creuse est devenue pour moi le lieu de l'exil et de l'esclavage moderne. Et ce vent qui cinglait mon visage, mes mains et mes pieds transformés en marbre. La première fois que j'ai vu la neige tomber, j'étais stupéfait.

Et me voilà dans un autre foyer, où j'allais rester six mois environ. Les enfants qui se trouvaient là étaient ensuite placés dans des familles d'accueil, en général chez des fermiers qui les considéraient comme de la main-d'œuvre gratuite. Ils leur donnaient une paire de sabots, les nourrissaient juste ce qu'il faut pour qu'ils puissent travailler et bien souvent les faisaient dormir sur la paille, voire avec les bêtes. Ces gosses devaient se laver dehors, quel que soit le temps. Certains n'ont jamais pu s'adapter, d'autres sont devenus fous, ont été enfermés, isolés ou internés dans des centres psychiatriques. Quelques-uns, ceux qui étaient plus âgés, se sont même suicidés en se pendant dans les fermes qui les exploitaient. Très peu enfin allaient à l'école et moins encore ont trouvé une famille qui les respectait et les recueillait simplement pour prendre soin d'eux. Et lorsqu'ils s'enfuyaient, ils étaient recherchés par des gendarmes accompagnés de leurs bergers allemands. La même façon de procéder qu'au temps où nos esclaves s'évadaient. Une fois repris, ils recevaient coups de fouet et coups de ceinture avant d'être enfermés et privés de nourriture.

Entre nous, les enfants, cela se passait bien. Il n'y avait pas de bagarre, on se respectait, les grands

Une enfance volée

s'occupaient des petits, mais à part ça il ne se créait aucun lien particulier. Je crois que l'on se sentait si seuls, si désemparés, que nous n'avions plus l'énergie de nous faire des amis. Pour ma part, j'étais un gosse obéissant, respectueux, renfermé, ne parlant que très peu. J'assistais impuissant aux punitions que subissaient les autres enfants lorsque, après s'être enfuis, ils étaient ramenés au foyer. Ils nous racontaient ce qu'ils avaient subi et c'était terrible. Le directeur de ce centre, réunionnais lui aussi, était le seul à avoir compris notre détresse. Il faisait son possible pour que l'on ne se sente pas trop dépaysés. Il a même demandé que l'on soit rapatriés chez nous, mais il a été rapidement démis de ses fonctions. De cette époque, j'ai voulu tout oublier. Je ne me rappelle aucun visage, aucun nom, aucun événement.

Finalement, j'ai pu m'intégrer. Difficilement. Il a fallu apprendre à vivre comme un Français, à supporter les injures racistes (« noiraud », « sale nègre », « blanche-neige »). Les mêmes questions me poursuivaient toujours : est-ce que je reverrai mes parents, mon île et, surtout, où est passé ce petit frère qui a voyagé avec moi ? J'étais désespéré... puis, un jour, ce fut le renouveau.